

RECIT DU VOYAGE AU MAROC – avril – mai 2010

Vendredi 16.04.2010



Départ de Vouvry à l'aube ; 6h du matin, le PINZ chargé avec le matériel et les dons que nous acheminons au Maroc, via les Voyageurs du Cœur, prend la route pour Barcelone. Bien que nous connaissons le parcours jusqu'au sud de la France, chaque trajet nous donne un nouveau goût de vacances. Première halte au camping La Nautique de Narbonne. Dès le lendemain, le voyage commence réellement avec les premiers paysages et couleurs du sud.

Nous passons la frontière espagnole tôt dans la matinée pour atteindre Barcelone à 11h00.

L'espace d'une journée, nous partons découvrir la ville, et jouons les touristes en déambulant sur la Rambla et dans ses petites ruelles transversales. Une foule bigarrée, une langue étrangère, des spécialités espagnoles tous les ingrédients pour nous évader. Nous nous installons à 15 km au sud de Barcelone dans le camping « Tres Estrellas » de Gavà.



VOYAGEURS DU CŒUR – La Caravane solidaire

Dimanche 18.04.2010

Au port de Barcelone, nous apercevons les premiers véhicules du Voyageurs du Cœur déjà prêts à embarquer. Après avoir effectué les contrôles administratifs, nous pouvons charger sur le Gran Navi qui va nous conduire à Tanger. Sur le bateau, nous faisons connaissance de 4 équipages sur les 9 avec qui nous partagerons ce périple. Une traversée tranquille sur une mer calme. 26 heures plus tard, après avoir passé le détroit de Gibraltar, nous accostons au port de Tanger. Sur le pont une ambiance folle de vacanciers curieux et de marocains venus retrouver la famille restée au Maroc se fait sentir. L'euphorie monte d'un ton lorsqu'il faut attendre pour passer les contrôles douaniers, changer la monnaie locale, le dirham DH avant de pouvoir enfin s'évader à la découverte du pays. Sur la route, le convoi des véhicules s'organise. Nous passons derrière le camion de Bastien et Nathalie qui fut, pour sortir de la ville de Tanger, une occasion de jeu pour des jeunes qui s'accrochaient à l'arrière du véhicule. A Larache au sud de Tanger, tous les équipages sont rassemblés pour le bivouac et commencer l'aventure mardi matin.

Mardi 20.04.2010

Un programme soutenu est annoncé pour rejoindre par l'autoroute, 560 km environ, Casablanca, puis Marrakech. Le parcours s'effectue au rythme des péages, aires d'approvisionnement et pauses pour défouler petits et grands.

A Casablanca, 1^{er} objectif du voyage, nous avons rendez-vous avec Ali pour lui remettre une première partie des dons.



Nous découvrons un paysage verdoyant, de larges plaines cultivées, de fraises, pommes-de-terre, carottes, cultures de palmiers sous serre. Cela doit certainement signifier qu'ici la terre profite des pluies hivernales et est irriguée par les nombreux oueds traversés, comme celui de Rbia qui alimente cette immense plaine. C'est presque le plat pays, puis d'un coup après un petit col, les reliefs montagneux apparaissent. Un air de fraîcheur par la neige encore présente anime cette première journée où le thermomètre affiche une pointe de 32°. Nous contournons Marrakech, les bâtiments rouges et ocre se devinent au loin. Pour nous l'heure est à la recherche d'un bivouac plutôt qu'à une escapade en ville. Il est 17 heures, cela fait près de 10 heures que nous roulons.

A l'écart d'une petite piste, nous trouvons notre aire de repos et la première soirée en commun fait vite oublier le long trajet de la journée.

Mercredi 21.04.2010



En route pour Tiznit où nous sommes attendus par les responsables de l'association Bani. Avant Agadir la route serpente vers un superbe col culminant à 1368 m. Les contrastes des reliefs ocre, du tapis doré des champs de blé et du vert de la végétation parsemée mettent en évidence le blanc et rose des bâtisses accrochées au flan des rochers et crêtes aiguës par l'érosion.

Sympathique arrêt pique-nique au bord d'un lac, moments convivial et d'échanges, entrecoupés par l'intrusion, sous nos pieds, d'un scorpion jaune. Vite nous nous rappelons les consignes de sécurité à l'égard de cette nature désertique « très vivante » ! Nous faisons aussi connaissances avec ces petites gourmandes, à l'assaut des baies vertes de la taille d'une grosse olive, faisant fi des épaisses épines de leur feuillage. Oui, les gourmandes sont de jolies chevrettes, qui après s'être délectée du fruit de l'arganier, rejettent leurs noyaux à mère nature. Aubaine pour les paysans qui récoltent précieusement ces noyaux, les concassent manuellement pour en extraire l'huile d'argan, connue pour ses bienfaits alimentaires ou cosmétiques.

En fin d'après-midi, nous arrivons à Tiznit, « la ville du sultan bleu » qui nous paraît tout de suite très accueillante par son allée principale et l'air du sud présaharien qui s'y dégage. Nous nous rendons à l'association Bani, 2ème objectif de notre mission et déchargeons une grande partie du matériel que nous avons sur nos galeries et dans les remorques. Les responsables de l'association nous ont réservé un accueil chaleureux et un programme bien orchestré. Cette association, établie depuis 10 ans à Tiznit agit médicalement auprès des femmes enceintes.

Elle a également construit un centre de dialyse, dispense une éducation sanitaire par de l'information aux populations rurales.



La soirée chez Nefissa en compagnie des membres d'une association, à partager des plats typiques entre amis européens et marocains fut un moment inoubliable et primordial pour remplir notre mission, dans un esprit d'écoute mutuelle.

Jeudi 22 avril 2010

Journée de transition où l'ambiance locale et pittoresque s'est confondue à ces typiques villes africaines, où nous devons apprivoiser désordre et cohorte de personnes dans un brouhaha indescriptible. Nous nous sentons cependant de plus en plus à l'aise et trouvons nos repères à la recherche des points de ravitaillement ou pour trouver notre chemin.



La journée a été rythmée par des visites : centre de dialyse de Tiznit, maisons typiques et locales, infirmerie villageoise et autres infrastructures si vétustes qu'elles nécessitent réfection ou rénovation. Ceci ne pourra se faire qu'avec les fonds que les associations peuvent trouver, et à condition que le projet soit présenté comme faisable et nécessaire. Les mots ne suffisent certainement pas pour qualifier et traduire la richesse et l'expérience vécues à travers ces moments d'échanges et de découverte où le simple sourire ou poignée de main exprime une explosion de joie. Après la visite d'une école à Laaouina où les enfants nous ont accueillis par des chants et danses et de la Coopérative féminine Agricole d'huile d'argan à Tiwizi, nous terminons la journée au col du Kerdous où le bus du centre de dialyse s'est déplacé pour effectuer le travail sur le terrain auprès des femmes, de prévention, information et soins aux populations villageoises.

Quelle chance nous avons eu d'être invités au festival de ce petit village. Emotions et curiosités intenses d'être plongés de si près dans ces traditions et coutumes ancestrales. Choc de cultures, nous nous laissons transportés dans cette ambiance aux couleurs et saveurs nouvelles, animées par le son des tambours berbères, danses et théâtre en amazigh (dialecte berbère).



Avant de nous endormir, il nous reste à l'esprit ce sourire d'enfant qui à la seule vue d'un bonbon semblait découvrir le kalahari du voyage. Nous ne sommes pas restés insensibles à ces centaines de femmes accroupies derrière une corde, toutes voilées de blanc, observant les agitations de la grande fête du village.

Tradition ancestrale qui à nos yeux d'européens soulève surprise et interrogation pour comprendre les messages qui en découlent. Aux sons des battements de tambours avec comme arrière fond ces cris et mélodies sortis de la voie de 3 femmes, comme m'explique « Amed » « par des claquements de langues » les danses rythmées se déroulent au centre de l'enceinte. Ces sons montant crescendo vibrent encore en nous comme des airs inconnus, mais aux significations de beauté et d'intensité sans frontière... ; ils berceront nos rêves tout au long de cette nuit angélique.



Vendredi 23 avril 2010

6h30, malgré un réveil sous le brouillard et par une température presque hivernale, 11°, autour de chaque équipage tout le monde s'active, occupés aux gestes quotidiens et méthodiques pour être à l'heure au départ annoncé pour 8h00. C'est certainement Valérie et Mickaël, nostalgiques de leur Bretagne qui ont commandé ce temps ! Nous quittons Nathalie et Bastien l'espace d'une journée, car leur camion risque d'avoir des difficultés dans certains passages du canyon.

Après quelques kilomètres, un ciel bleu et un soleil radieux nous accompagnent tout au long de la journée. Peu avant Taфраoute, nous traversons une région de superbes et imposants rochers ronds aux formes voluptueuses, posés comme par miracle sur des promontoires et entourant de toute part un village.



Le temps du marché et du plein de gasoil en ville, nous voilà tous partis pour les canyons. Soudain, à un détour de la route, apparaît une palmeraie inattendue encastrée le long d'une rivière entre les vertigineuses parois rocheuses. Spectacle idyllique au fond de cette gorge à l'abri de la chaleur. Plus loin, après des kilomètres de chemins poussiéreux, la piste qui nous attend nous offre un spectacle grandiose.



Du haut d'un gigantesque canyon, un passage étroit sur des cailloux craquants et glissants descend abruptement en lacets et nous conduit au fond du cratère. La sensation d'impuissance et de solitude que nous procure cet

environnement est impressionnante.

Prudence est de mise, surtout que l'accès fermé en ce moment pour des travaux de réfection, nous est autorisé exceptionnellement. Cet arrangement avec les ouvriers a pu se faire grâce aux connaissances de la langue arabe de Skander, atout qui nous a bien desservi à plusieurs reprises durant notre périple. Nous arrivons dans le village d'Iguemir collé entre le mont et la longue palmeraie qui lui apporte fraîcheur et végétation.

Ici nous déposons du matériel scolaire au jeune instituteur du village. Avec fierté, il nous fait visiter son école où il enseigne tous les niveaux primaires à une classe composée des 7 enfants du village. Pour nous rendre au bivouac à Id Assaï, devons suivre l'oued une vingtaine de kilomètres, route d'été ouverte au gré de la nature qui se mérite du fait de la rudesse de certains passages et traverses, et sortons ainsi du canyon. Journée épuisante mais si époustouflante par les cadres magnifiques que nous offre ce coin du Maroc.

Samedi 24 avril 2010

Journée de repos au camp ! Quelle blague, levé à 6h30 pour partir à pied visiter « l'agadir », grenier fortifié construit en pierres sèches sur le haut d'un mont, bien protégé. Celui d'Id Assaï était en fonction en 1960 encore. Chaque famille possédait un compartiment individuel, fermé par une porte en bois, parfois sculptée. Elle mettait à l'abri ses réserves de grains et toutes sortes d'aliments, ainsi que ses biens précieux comme armes, djellabas de fête, outils et poteries. Intéressante visite commentée par un ancien du village.



Pendant ce temps, les enfants profitent de cet espace temps pour sortir leurs jouets et apprécier cette matinée récréative. 13 heures sous un soleil de plomb, 32° nous rejoignons Assa, dernière ville aux portes du Sahara. Marché de produits frais, pain, plein d'essence, nous nous lançons sur la piste et installons le 1^{er} bivouac dans le désert.



Le thermomètre flirte avec un 35°, juste question de tester l'assiduité des voyageurs. Sur ce terrain rocailleux, il faut aménager une surface plane pour Annie et Rolland, couple septuagénaire qui monte et démonte avec dextérité leur tente magique lors de chaque bivouac. Quelle vivacité et leçon de jeunesse !

Dimanche 25 avril 2010

Le convoi rejoint le Djebel par une piste très cassante pour atteindre la piste du Dakar, démarquée de chaque côté soit par des tas de terre, soit par d'immenses stèles. On s'y croirait, dès que des zones de sable apparaissent, quelle joie et amusement de filer à vive allure et de se faire plaisir sur ce terrain doux et mou. Ceci ne dure pas très longtemps, la journée se poursuit chaotiquement sur des pistes dures et caillouteuses.



Un sympathique arrêt au bord d'une étendue d'eau le temps du pique nique, quelque peu sablé par le vent. La température agréable, grâce à un temps nuageux nous épargne des chaleurs désertiques. La journée est longue avant d'arriver à Tan-Tan plage, au bord de l'océan pour bivouaquer. Mais grâce à nos touaregs ouvreurs James et Françoise, nous avons pu nous extirper des méandres des pistes tracées par les autochtones et autres convoyeurs du désert et toujours arriver à bon port. Un pêcheur nous apporte des moules, huîtres et autres crustacés. Eric, Wendy et Félix passent la nuit sur la plage avec les pêcheurs et partagent ainsi un moment de leur existence. Le pêcheur nous accompagne le lendemain dans le village et nous conduit au cœur d'une boulangerie et des étals pittoresques. Grâce à lui, nous pouvons aussi recharger nos jerricans d'eau chez l'habitant.

Lundi 26 avril 2010

Après le marché et le train-train habituel des campeurs, les véhicules sont prêts pour rejoindre Cap Drâa. Après quelques kilomètres de pistes sablonneuses, nous apercevons sur une colline le Ksar Tafnidilt, murs et enceintes défraîchis par le temps, il offre aux visiteurs un morceau d'histoire et une vue panoramique. En face, comme un miroir un Ksar plus récent et moderne, construit avec goût et élégance et offrant aux touristes un oasis de paix pour un hébergement soit hôtelier ou aire de camping avec au gré de chacun une possibilité de restauration. Notre ami Pierre, ayant cassé le matin 2 amortisseurs sur son Land a eu la chance, on le saura plus tard, de pouvoir réparer son carrosse au Ksar, grâce aux doigts de fée du mécanicien local. De retour sur la piste, nous profitons des espaces vierges de toute civilisation qui longent l'arrête côtière. Quel régal de pouvoir ainsi naviguer et laisser le regard flâner sur ces étendues à perte de vue ! Cap Drâa sera notre gîte d'un soir, le bivouac est planté vers la cabane d'un pêcheur, que nous retrouverons le lendemain matin avec sa prise matinale. Le temps brumeux et l'air marin donnent à cet endroit un charme encore plus magique. Les soirées autour du camp s'animent comme d'habitude au son des batteries de cuisine et des potins et anecdotes de la journée.

Mardi 27 avril 2010

Une excitation particulière se fait sentir dès le matin. La fin du périple des Voyageurs du Cœur approche et surtout la fameuse Plage Blanche est à portée de main. « Plage Blanche », convoitée des européens en mal d'aventure. Une portion de côte marocaine sur l'océan atlantique, près de 30 km, s'ouvre aux voyageurs intrépides, le temps de la marée basse, comme une piste lisse et plane. A 16h00 l'excitation est à son paroxysme.



Le voyageur d'habitude si enclin à regarder le paysage se transforme ici en fangio afin d'assouvir son fantasme de liberté sur la plage offerte comme une jeune mariée. Les vagues qui se retirent viennent mourir sous les par chocs de nos monstres d'acier.

Au volant des 4x4, les pilotes jouissent de ces instants mémorables de sensations et d'adrénaline, les yeux rivés sur le compteur pour garder leur vitesse effrénée, alors que les copilotes semblent appréhender non seulement les réactions de leur driver, mais aussi celles du terrain qui paraît à leurs yeux un piège sournois et maléfique prêt à les engloutir à la première occasion. Comme tout plaisir est redevable d'effort la sortie de la Plage Blanche a réservé son lot de surprises. En effet pour certains l'aboutissement de l'empoignade avec l'océan se termine par un embourbage digne des plus grands Camel Trophy. Seule solution pour le groupe, sortir l'équipement du pionnier pour extraire le Land vert de son piège gluant. Retour à la réalité pour avaler encore plus de 120 kilomètres et atteindre le dernier point de rencontre ; 3^{ème} objectif du voyage, point où nous pourrons enfin soulager les véhicules de leur chargement.

Mercredi 28 avril 2010

Tôt le matin, Eric et Wendy, Bastien et Nathlie et Skander, Véronique et famille nous quittent pour rejoindre Marrakech en soirée et ensuite tracer sur Tanger pour le bateau du retour.



Le groupe qui reste suit Ahmed pour visiter d'abord le barrage au pied duquel nous avons campé. Ce barrage a été construit pour retenir l'eau des pluies et ainsi alimenter la nappe phréatique pour l'irrigation des cultures et la consommation locale. Ensuite nous nous dirigeons vers la chambre et table berbère qu'il construit actuellement pour le développement d'un tourisme rural dans une approche environnementale. C'est avec Ahmed que nous rejoignons ensuite l'association « Oasis » qui va bénéficier du dernier matériel que nous avons rechargé sur le Pinz et dans les autres véhicules. Comme partout ailleurs, on nous sert le traditionnel thé de menthe, toujours avec les mêmes gestes solennels dans l'art de sa préparation et du service. Nous profitons aussi pour remplir nos réserves d'eau.

C'est ici que le programme avec les Voyageurs du cœur, la Caravane solidaire Maroc 2010 prend fin. Non sans nostalgie et regret, nous quittons les autres équipages, et partons chacun de notre côté vadrouiller durant une semaine à travers le Maroc. Nous nous retrouverons à Tanger pour le retour en bateau.

De cette expérience de voyage humanitaire, nous avons beaucoup apprécié les moments de partages et d'échanges, particulièrement les opportunités de pouvoir rencontrer et vivre d'intenses moments avec les villageois et d'ainsi nous rendre compte de leurs problèmes et efforts pour les surmonter. La vie de nomades et de bivouac avec les autres équipages nous a permis de mettre en commun nos philosophies de voyage et a apporté une note animée à ces journées de périple. Toute notre amitié et Bon Vent à la grande famille de l'édition Maroc 2010, participants venus des 4 coins de France, avec qui nous avons partagé d'inoubliables moments ; et bravo aux enfants, Léo et Pierre, Sélim, Léa et Elisa, qui ont patienté pendant les longues étapes et une fois relâchés, le temps des pauses, ont fait éclater leur joie de vivre. Merci aux organisateurs, en particulier à Jacques-Fabrice et Delphine pour leur engagement et la bonne conduite de la mission.

PISTES BERBERES – en solitaire

Seuls, nous rejoignons Tafraoute, point de départ du roadbook « Pistes marocaines – traces berbères ». Le thermomètre flirte avec les 38 degrés, nous empruntons un petit chemin entrelacé au pied des monts rouges. Au fond de l'oued, en remontant sur un plateau, nous trouvons un coin merveilleux pour notre premier bivouac en solitaire.



Jeudi 29 avril 2010

Cette journée s'annonce magnifique, les chemins sillonnent d'anciens petits villages reculés, souvent abandonnés. Lorsque nous croisons des habitants, c'est toujours avec la même surprise qu'ils nous regardent passer, mais avec tellement de chaleur dans les regards et gestes de la main pour nous saluer. Les femmes accompagnées des enfants sont au champ, occupées à la moisson du blé qui donne au paysage une couleur dorée oscillant avec le vent. Les enfants, eux courent sur notre parcours, nous réclamant tous, comme un « refrain » bien répété, « donne-moi un stylo ».



pensant bien faire plaisir ont depuis longtemps distribués ici et là bonbons, stylos ou autres souvenirs aux enfants, sans penser au risque d'en faire des mendiants. Les ânes et mules sont les principaux moyens de transport et croulent souvent sous des charges énormes. Pauvres ânes s'exclament toujours Marc-André ! De monts en vaux, nous serpentons dans les oueds déjà secs et arpentons les collines. Vue imprenable sur les cultures de la plaine de Souss avant de redescendre à

Taroudant. Ici la ville grouille d'une foule bigarrée le long du souk traditionnellement étendu de chaque côté de la rue principale.

Devant chaque minuscule bazar la vie s'anime de scènes quotidiennes. Nous profitons de faire notre marché.

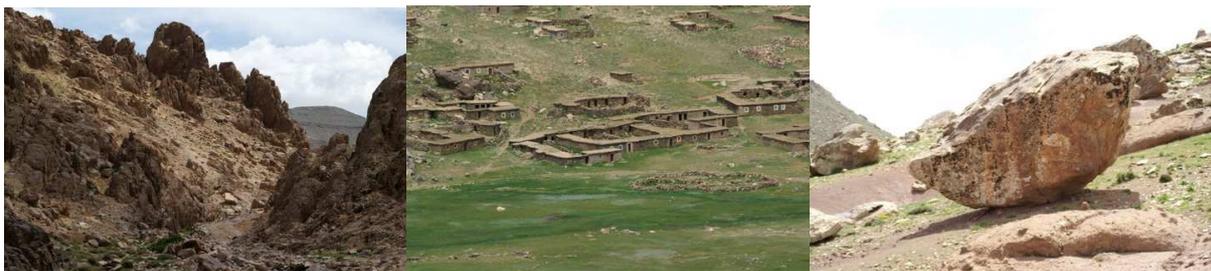


Lorsque nous achetons des œufs, il n'est pas rare que le marchand nous propose d'acheter la « pondeuse », en nous montrant les poules qui caquètent au fond du minuscule stand, attendant leur heure. Quelle chance, ça ne sera pas à notre passage qu'elles seront sacrifiées ! Pas le moment de s'attarder, il est déjà 17h00 et nous voulons nous éloigner de la ville et si possible reprendre de l'altitude pour trouver un bivouac. Pas facile de se frayer un chemin à travers la ville, où véhicules, piétons, mules et autres moyens de locomotion des plus drôles parfois s'entremêlent avec désordre et bruit en évitant les nids de poule et autres obstacles de la rue. Notre roadbook indique un barrage, nous tentons notre chance de ce côté. Mais il faudra encore faire plusieurs kilomètres car la piste étroite et escarpée ne nous laisse entrevoir aucun petit chemin de traverse pour nous isoler. Enfin, calé sur un mouchoir de poche entre un arganier (huile d'argan) et un petit ravin, nous surélevons le Pinz avec des gros cailloux afin de trouver un pseudo plat pour cuisiner et pour avoir un couchage réparateur. En fin de journée, nous avons la visite d'un berger, Assa, qui entre avec ses moutons, ayant pour seules chaussures sur ces sentiers broussailleux des sandales usées au pied. Après avoir refusé le cigare que lui présente Marc-André, il accepte avec joie les souliers de marche qu'on lui propose. Comme par hasard, le lendemain matin dès 6h00, un jeune homme attendait devant le véhicule pour recevoir un présent de notre part. Nous comprenons alors le vrai sens de notre geste de la veille avec le berger et sommes bien attristés de ne pouvoir satisfaire ce garçon.



Vendredi 30 avril 2010

Nouvelle journée d'aventure. Au programme une ancienne piste berbère reliant 2 vallées du Jebel Siroua par un chemin escarpé utilisé autrefois par les nomades pour se rendre dans les estivages d'été. Ici le travail de l'eau a officié pour nous rendre la tâche presque insurmontable. Le Pinz doit faire preuve de tous ses talents de « petit cheval de montagne » pour déjouer cette nature austère. D'ornières en marches impressionnantes le véhicule s'arrache à la plaine torride. Après plus de 4h de montée sans merci entre les roues du trotteur et la diablesse montagne, nous découvrons un paysage présentant un tableau de mille couleurs printanières.



Le reste de maisons de pierres témoignait du quotidien des tribus ancestrales qui cultivaient les champs grâce à l'eau généreusement offerte par la fonte des neiges à cette altitude (2506m). Quelle fut notre surprise quand au détour d'un virage escarpé, nous tombâmes sur 2 citadins français perdus dans cette enchanteresse nature. Moments de partages où les « parigos » nous racontent leur mésaventure et peur pour atteindre ce point. De notre côté, nous les avertissons des embûches et ornières à venir, afin de les aguerrir à la suite de leur périple. Au contrefort de la montagne, nous apercevons les méandres du chemin qui va nous conduire vers les nouvelles plaines. Encore 4 heures de crapahutage et nous voici à Aït Benhaddou.



Quel contraste, bourgade qui ne vaut son détour que pour son Ksar transformé en kermesse européenne pour les touristes avides de souvenirs « made in China ». Nous salivons encore les plaisirs de cette journée sur les sommets et rêvons déjà à la prochaine échappée, loin des clichés touristiques de « all inclusive » qui ne nous correspondent véritablement pas.

Samedi 1^{er} mai 2010

Nos montres réglées à l'heure d'été marocaine, plus qu'une heure de retard sur la Suisse, nous entamons une nouvelle journée de vadrouille. Plein d'entrain pour parcourir cette étape dans une enfilade de canyons et vallées, nous sommes vite rattrapés par le modernisme. En effet, les petites pistes d'antan sont transformées en grands chantiers, ouvrant une voie touristique goudronnée, sans détour entre Ouarzazate et Marrakech. Nous profitons alors des derniers tronçons, pas encore conquis par les trax et pelleteuses qui avancent avec fracas pour lisser les futurs boulevards. En parlant aux gens de la région, ce progrès est attendu afin de permettre aux villages encore isolés aujourd'hui de bénéficier d'un accès plus rapide et ainsi peut-être pouvoir bénéficier de l'écolage pour leurs enfants et des commodités minimales pour un quotidien moins casanier. Nous saluons donc ces initiatives, malgré notre frustration de ne pouvoir jouer de notre sport tout terrain sur les belles pistes cassantes comme nous les aimons. Sur la descente du col de Tizi-N-Tichka, nous rencontrons Brigitte et Franck, à bord de leur Iveco neuf et nouvellement aménagé et équipé. Nous poursuivons notre chemin ensemble et le temps d'un bivouac, profitons d'échanger les mille trucs et astuces de bourlingueurs.

Dimanche 2 mai 2010

Nous nous laissons guider par nos amis français qui roulent singulièrement en se déplaçant comme des coléoptères, communément appelé « naviguer au Cap ». Notre couple voyageur s'est arrangé d'un matériel informatique digne des plus grands vols spatiaux où l'ordinateur dicte la trajectoire à suivre où à éviter. Par ce biais, il est possible de traverser plaines et montagnes à travers de petits chemins oubliés de tous, tout en s'assurant de ne pas trouver d'impasses. Ce mode de faire offre une pléthore d'aventures, telles que les pistes ensablées ou barrées par des constructions sauvages d'autochtone, non répertoriées sur les cartes. Marc-André a bien pris note de cette logistique et rêve déjà de la future acquisition informatique embarquée... plus qu'à câbler et laisser à sa copilote dessiner les chemins de traverse à lui faire emprunter. Nous quittons Brigitte et Franck et leur souhaitons Bon Cap durant ces 3 années d'aventure et de voyages qu'ils viennent à peine de commencer au Maroc pour tester leur « Iveco Massif ». La journée se rallonge par la route qui nous mène aux cascades d'Ouzoud, haut pèlerinage touristique où le marchand trouve sa signification première et le touriste sa servitude à ce merchandising. Nous poursuivons donc notre route s'en nous arrêter dans cette frénésie. Une longue route tortueuse et sinueuse semble ne plus finir, mais le spectacle vaut le détour. Le barrage voûté de Bin El Ouidane, construit en 1956, retient un immense lac de montagne aux rives douces où d'innombrables petits îlots lui donnent un air idyllique et enchanteur. La Province d'Azilal où se situe ce site, investit dans ses infrastructures pour paver les trottoirs, refaire les routes et construire un complexe touristique et hôtelier depuis que le roi a décidé d'y implanter sa résidence secondaire loin du brouhaha et de la pollution de la ville.

Lundi 3 mai 2010

Avant de terminer notre périple, nous ne voulons pas quitter le Maroc sans passer une journée dans une Médina et son traditionnel souk.

Après nous être attardés dans la faisons escale à Fès, capitale reconnue pour ses richesses témoignage d'histoire et de



forêt des Cèdres, nous historique du royaume, architecturales et son passé culture.

C'est par la porte Bab Bou Jeloub que nous entrons dans le souk pour suivre les rues étroites et vivantes des marchés aux épices et autres échoppes. Au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans les dédales des guinguettes, le passage se fait plus en plus descendant et plus vouté, où les boutiques plus nombreuses, la foule plus bruyante et la bousculade avec les ânes et mules plus intense nous donnent presque le tournis venant chatouiller nos narines peu habituées à ce mélange d'odeurs. La Talaa traverse ensuite une série de stands d'artisans qui œuvrent sans relâche à leurs activités quotidiennes, génératrices de quelques dirhams leur permettant de vivre en exerçant leur art traditionnel.

Font également partie de la visite, les monuments et autres architectures du patrimoine de Fès, comme la médersa Bou Inania où l'on aperçoit sur la façade les 7 timbres de bronzes supportés par les colonnes de cèdre. Quel silence et respect lorsque l'on s'arrête vers la Karaouiyne, la plus ancienne université du monde créée il y a plus de 11 siècles par une femme et qui ouvre ses portes aux touristes aux heures de la prière. Aujourd'hui l'enseignement y est encore dispensé avec l'ancienne tradition, où le professeur assis sur un tabouret enseigne aux étudiants placés en tailleur formant un demi-cercle devant lui, tel un prophète parlant à ses disciples.



Mercredi 5 mai 2010

Point d'orgue et note de beauté pour notre dernière escale à Ashila, petite bourgade au sud de Tanger qui fut d'abord carthaginoise, puis agréablement repeinte de blanc et bleu par l'initiative de son maire dans les années 90. Depuis elle accueille nombre de visiteurs pour son traditionnel art architectural de ses façades et le festival annuel des comptoirs dans la Medina.

Qu'il fait bon se balader dans les ruelles étroites et calmes, à observer ces maisons alignées et collées les unes aux autres. Nous nous attardons plus particulièrement sur les magnifiques portes, patiaux et balconnets, ayant tous une pointe d'originalité bien spécifique.



La journée se termine au bord de la plage pour le dernier bivouac, en compagnie de la famille bretonne. Un dernier regard sur l'océan qui ne cesse de nous émerveiller, sachant que pour nous, au pied plutôt montagnard, il faudra attendre quelque temps avant de pouvoir à nouveau profiter des beautés marines.



Jeudi 6 mai 2010

Toute bonne chose a une fin, c'est l'heure du retour. Nous rejoignons le port de Tanger non sans difficulté et stress. En ville, dès que nous nous arrêtons à un feu, des jeunes s'évertuent à s'accrocher à notre véhicule, voire à chercher une place en dessous du Pinz, ceci pour essayer d'échapper hypothétiquement au contrôle policier pour l'Eldorado européen. La première tentative fut vite interrompue, lorsque Jacques-Fabrice qui nous suivait a eu la présence d'esprit de donner un coup de klaxon tonitrueux qui fit déguerpir le malandrin. Moins drôle, lorsque nous nous retrouvons seuls, ayant perdus les 2 autres véhicules à un feu, et qu'à nouveau 3 individus se retrouvent suspendus à l'arrière de notre véhicule. Marc-André donne alors de forts coups de frein pour déséquilibrer les « trapézistes », sans réel succès. Nous serons tranquilles seulement après être sortis du véhicule pour faire mettre fin à la plaisanterie, et avoir contrôlé plus loin que nous ne transportons rien de suspect. S'en suit alors une interminable attente après avoir effectué les formalités usuelles, déplaçant nos véhicules d'une file à l'autre au bon vouloir des équipes d'embarquement, passant chaque véhicule dans un scanner se situant à l'autre bout du port et attendant ensuite le sceau décisif sur le précieux formulaire vert. C'est avec 3h30 de retard que nous pouvons enfin embarquer à bord du Grand Navi pour rejoindre Barcelone. 26 heures plus tard, à 23 heures vendredi 7 mai, branlebas de combat des passagers pour suivre les indications de l'équipage qui annonce une arrivée à 24 heures. Pour des raisons inconnues, nous avons dû encore attendre jusqu'à 1h30 du matin pour enfin retrouver nos véhicules et entamer la dernière ligne droite jusqu'à la maison.

Nous comptons 10 heures de route pour les 873 kilomètres qui nous attendent. Nous roulons depuis plus de 4h, le jour se lève mais la fatigue se fait sentir. Nous décidons alors de nous arrêter sur une aire de repos près de Montpellier, question de se reposer 2 petites heures. La boucle est bouclée, il est 14h30 quand nous sommes de retour à la maison.

Si les vacances sont terminées, les souvenirs se bousculent encore dans nos cœurs. Nous n'oublierons jamais ces instants forts en émotions et découvertes qui se traduisent par une leçon d'humilité et de reconnaissance d'être privilégiés et épargnés de la pauvreté et misère qui existent pas loin de chez nous. Il faut souligner que nous avons rencontré un peuple de bonté et d'hospitalité et que les infrastructures et grands chantiers mis en œuvre laissent entrevoir un espoir de développement pour cette population marocaine.



Que dire de cette jeune fille de 13 ans qui nous explique, le visage triste, qu'elle doit travailler aux champs plutôt que de continuer ses études, étant donné que son village d'Id Assaï trop reculé n'offre pas d'école au-delà du programme primaire. Témoignage contrastant avec celui de Youssef, 21 ans qui nous confie ne pas vouloir garder les moutons comme ses parents « ça donne pas d'argent ». Il reconnaît la chance qu'il a eu de pouvoir faire son apprentissage d'électricien et de travailler dans la région touristique de Bin el Ouidane et rêve des études d'ingénieur dispensées dans la ville avoisinante d'Azilal.

Ce que nous regrettons vivement, c'est notre méconnaissance de la langue locale, nous pénalisant lors de rencontres imprévues, comme avec des 3 femmes rentrant d'une journée des champs avec une fillette d'à peine 4 ans qui s'attardent à notre bivouac. Aux premières questions, nous balbutions quelques réponses mais devant notre mutisme, le dialogue se transforme en long monologue par ces dames qui, la main sur le cœur, saluèrent Marc-André et m'embrassèrent en partant.

Ce ne sont que quelques anecdotes vécues, parmi tant d'autres où accueil et générosité sont les maîtres mots de manière générale. Si notre culture et tempérament sont des freins à la proximité innée qui se dégage spontanément chez les marocains, nous nous sommes vite sentis de plus en plus à l'aise pour se repérer et appréhender les coutumes du pays, particulièrement lors de nos haltes dans les villes et villages en nous attardant dans les souks...

Sur les routes marocaines, mai 2010 / MRepond